

PRESTO

Écoute-moi
Lis-moi

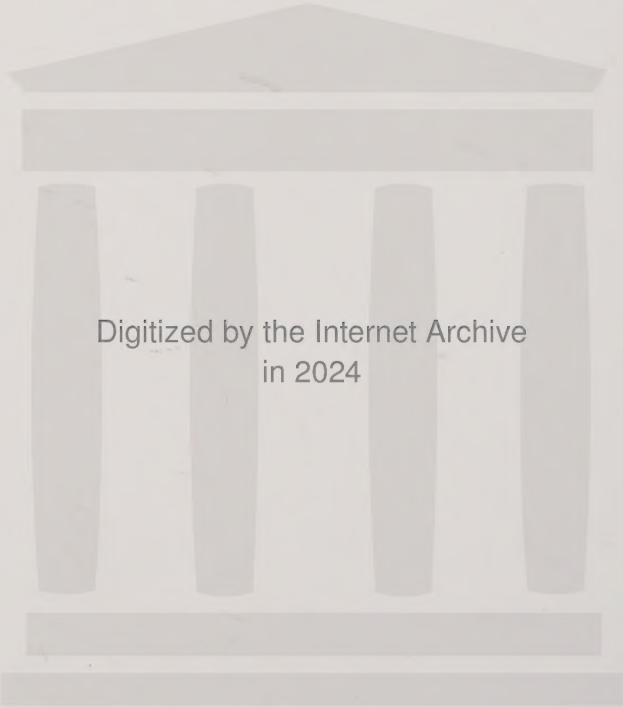


LE PRINCE DEVENU MOUCHE

Éric Simard



magnard[★]jeunesse



Digitized by the Internet Archive
in 2024

LE PRINCE

DEVENU MOUCHE

LE PRINCE DEVENU MOUCHE

Éric Simard a d'abord voulu être basketteur professionnel avant de devenir ingénieur biochimiste. La recherche scientifique ne le passionnant pas, il quitte les laboratoires à vingt-cinq ans et voyage à travers l'Europe. De retour en France, il anime des ateliers culturels dans des prisons de la banlieue parisienne. C'est pendant cette période qu'il commence à écrire. D'abord des contes qui seront à l'origine d'une série télévisée, ensuite des romans et des biographies. Il se consacre aujourd'hui à ses romans, anime des lectures-rencontres et des ateliers d'écriture. Son passe-temps favori : naviguer à la rencontre des dauphins dans la baie du mont Saint-Michel.

Son site : www.ericssimard.net

Éric Simard

LE PRINCE DEVENU MOUCHE

magnard*jeunesse

PRESTO

- Des récits de jeunesse écrits à la **première personne**
- Un format **court** et une composition **aérée**
- Des ressources disponibles en ligne : la **moitié du texte lue par l'auteur** et des **fiches pédagogiques** pour une étude en classe sur www.jeunesse.magnard.fr/presto

Découvrez aussi :



Illustration de couverture : Sébastien Pelon

© 2017, Magnard Jeunesse

5 allée de la 2^e DB - CS 81529 - 75726 Paris 15 Cedex

www.magnardjeunesse.fr

Dépôt légal : septembre 2017 • ISBN : 978-2-210-96397-9

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Mael

Mon destin aurait dû être celui d'un prince craint et admiré. Mon père était un seigneur respecté. Ma jeune mère était une femme belle et aimée. On louait son immense générosité. Tous les deux m'avaient préparé à régner un jour sur notre royaume. Le plus doué des chevaliers m'avait enseigné à manier l'épée avec une telle habileté qu'aucun guerrier ne pouvait résister à mes assauts. Le plus

réputé des archers avait traversé la ténébreuse mer de l'Ouest pour m'enseigner l'art de la précision. Je pouvais transpercer du premier coup une pomme posée sur un pieu situé à soixante pas. Franchir de nuit une forêt infestée de loups était facile. Je m'exerçais tous les mois, à la pleine lune. Les bêtes m'attendaient pour me tuer mais, à minuit, elles devenaient mes amies.

J'avais les cheveux roux et bouclés de mon père, ainsi que son physique d'athlète. Les yeux d'un bleu profond de ma mère, je les avais aussi. On me disait rayonnant comme le soleil. L'« enchanteur » était le magicien dont mes parents s'assuraient les services. Le langage des animaux ne m'était pas inconnu depuis que celui-ci m'avait enseigné certains de ses secrets. Il habitait notre château et veillait à contrer

tous les maléfices que nos ennemis pouvaient diriger contre notre famille.

Je m'appelle Mael, prince d'Irlande. J'étais la fierté de mes parents et jamais je n'avais imaginé les douloureuses épreuves qui m'attendaient.

Trois grains noirs

Kasfaden était le nom du sage venu par faire mon instruction dans les sciences de l'esprit. Il habitait une île du Nord où il servait son seigneur, mais la réputation de notre famille l'avait convaincu de nous rejoindre. Sa sagesse avait conquis mon père dès leur première entrevue, et j'écoutais son enseignement avec plaisir. Hélas, personne n'avait soupçonné sa trahison. Pas même notre magicien. Kasfaden

a abusé de notre confiance pour nous jeter, mes parents, l'enchanteur et moi, dans les oubliettes de notre propre château. Il lui avait suffi de soudoyer des gardes et de corrompre des ministres pour nous tendre un piège et nous enfermer au fond de l'effroyable cachot. Quand la dalle de granit s'est abattue sur nos têtes, nous avons compris que c'en était fini de nos vies.

Mais, prisonniers dans le noir, les pieds dans une eau puante, aucun de nous n'a sombré dans le désespoir. Ma mère a coupé ses longs cheveux et mon père les a enflammés pour éclairer le trou sordide. L'enchanteur a alors sorti une poudre d'une de ses poches secrètes et nous a dit :

— Celui qui l'absorbera sera transformé sur-le-champ en l'animal qu'il aura choisi. Je propose que l'un d'entre nous l'ingère et se transforme en mouche. Sous cet aspect,

il pourra s'envoler et se glisser entre le couvercle de granit et le rebord du trou. Il sera libre et retrouvera sa forme humaine au coucher du soleil.

— Et s'il meurt avant ? a demandé ma mère, inquiète.

— Mieux vaut ne pas y penser.

— Pourquoi ?

— Parce qu'alors il devra renaître sous différentes formes.

— Mael ! ont soudain déclaré d'une voix mes parents. Ce sera toi.

— Mais... vous...

— Nous resterons ici. Notre supplice sera plus doux si nous savons que tu as échappé à la mort. Enchanteur, sors cette poudre. Et dépêche-toi, car les mèches se consomment.

L'homme a laissé tomber dans sa main trois minuscules grains noirs.

— Mael, a-t-il dit, es-tu prêt ?

— Attendez... Je veux serrer mes parents une dernière fois dans mes bras.

— Le feu va s'éteindre, a lancé mon père. Avale cette poudre ! Sauve-toi et reste en vie jusqu'au coucher du soleil.

Les dernières flammes se sont éteintes au moment où j'ai ouvert la bouche. J'ai senti les grains amers glisser dans ma gorge. Puis l'enchanteur a prononcé des paroles incompréhensibles. Dans la nuit du cachot, j'ai eu l'impression que mes organes explosaient. Mon corps a rétréci et mes bras se sont transformés en ailes membraneuses. Mes jambes sont devenues des pattes velues. Mes yeux se sont multipliés en une infinité de facettes. J'ai voulu parler, mais aucun son n'est sorti de ma bouche. Alors, je me suis agité et j'ai senti que je décollais. J'ai pris de la hauteur jusqu'à atteindre le couvercle de pierre qui fermait notre prison. Un rai

de lumière m'indiquait un mince espace à travers lequel j'ai pu me faufiler. Dès que je me suis trouvé hors de l'oubliette, je me suis envolé par une fenêtre restée ouverte. J'étais libre !

Il n'était pas question que je quitte le château. Je voulais faire payer sa trahison à Kasfaden. Il était probablement dans la salle du trône en train de distribuer des ordres. J'ai volé de mes petites ailes jusqu'à la fenêtre qui donnait dans cette pièce. Je suis entré sans être inquiété. Qui pouvait soupçonner que le prince Mael vivait désormais sous l'apparence d'une mouche ? J'avais du mal à m'habituer à mes yeux à facettes. Impossible de distinguer qui étaient les hommes présents. Je me suis posé sur la chevelure de l'un d'eux et me suis concentré. J'ai reconnu peu à peu leurs figures : il s'agissait des

ministres de mon père. Voici ce que j'ai entendu :

— Nous devons obéir à Kasfaden. Il est notre nouveau roi.

— Est-ce un roi, celui qui use de la confiance d'un monarque pour le jeter aux oubliettes avec femme et enfant ? a rétorqué un fidèle de mon père. Pour moi, il s'agit d'un félon.

— Peu importe par quel moyen Kasfaden a pris le pouvoir. S'il est à la tête du royaume, c'est que Dieu l'a choisi.

— Dieu n'a choisi personne. Il jugera Kasfaden quand le temps sera venu. Je refuse d'obéir à un usurpateur.

— Alors meurs ! a hurlé le ministre de la Guerre en transperçant l'homme de son épée. Nous massacrerons tous ceux qui refuseront de s'incliner devant Kasfaden. Est-ce clair ?

J'étais hors de moi.

« Que Dieu me redonne forme humaine et j'embrocherai sur-le-champ tous ces traîtres ! »

Mais je suis resté sous l'aspect d'une mouche... Désespéré, j'ai quitté la salle du trône et j'ai volé à travers les couloirs jusque dans les appartements de mes parents. Je me suis glissé sous la porte et j'ai rejoint le plafond pour avoir une vue d'ensemble. Une silhouette se dressait de dos, devant le magnifique miroir de ma mère. C'était Kas-faden ! Il tenait la couronne de mon père entre ses mains.

— Je suis le roi ! se réjouissait-il. La famille royale et l'enchanteur m'ont fait aveuglément confiance. Que s'imaginaient-ils ? Que j'allais leur offrir mon savoir et toutes mes connaissances ? Ils voulaient me donner une cassette de pièces d'or. Maigre récompense, indigne d'un génie de mon envergure. Mais tout cela est derrière moi.

Il a posé la couronne de mon père sur sa tête.

— Aujourd'hui débute une nouvelle dynastie. Je suis Kasfaden I^{er}. Les autres rois me craindront. J'étendrai mon royaume à de nouvelles contrées et je dominerai toute l'Irlande. Par la guerre, je règnerai.

Je l'écoutais en volant au-dessus de sa tête, et la colère me submergeait. Je ne pensais qu'à le tuer. J'ai incliné mon vol et foncé sur son visage. J'ai percuté ses yeux d'abord, de toutes mes forces. Il s'est débattu en criant :

— Sale mouche ! Qu'est-ce qui lui prend ? Gardes !

Je suis entré dans une de ses narines et j'ai essayé de le piquer avec mes mandibules, mais il m'a éjecté en expulsant l'air par le nez. J'ai alors profité d'un de ses cris pour pénétrer dans sa bouche. Il a essayé de me recracher, mais je me

suis accroché à son palais. J'ai progressé jusqu'à sa trachée et j'ai étendu mes ailes pour boucher le canal. Il étouffait, titubait, essayait de se rattraper aux meubles de la chambre. Mais je tenais bon. Plusieurs fois il a tenté de me vomir. Je résistais dans la nuit de son corps. Les gardes l'ont aidé à s'allonger, mais que pouvaient-ils faire ? Kasfaden rougissait à vue d'œil. Ses yeux tournaient dans leurs orbites. Les ministres alertés sont entrés dans la chambre. Puis le médecin de mon père est arrivé à son tour. Je l'ai entendu dire qu'il était impuissant à soigner ce mal, et j'ai perçu dans sa voix comme une satisfaction. Kasfaden l'aurait fait exécuter sur-le-champ s'il avait pu en donner l'ordre, mais j'étouffais le traître. Au bout d'interminables soubresauts, il a enfin rendu l'âme. J'ai essayé de me hisser jusqu'à sa bouche malgré mon épuisement. J'ai

réussi à quitter son corps. Hélas, un garde m'a vu :

— Une mouche ! a-t-il crié. C'est une mouche qui l'a tué !

La lame de sa lance a fouetté l'espace de la chambre et je n'ai pas pu l'éviter. Je me suis retrouvé sur le sol, où il m'a écrasé.

Le conseil du loup

Je me suis réveillé dans une forêt épaisse, ne me souvenant plus de rien. Ce n'est qu'en me redressant que je me suis rappelé mon évasion sous forme de mouche et ma vengeance sur Kasfaden. J'avais tué le traître ! Mais que faisais-je dans ce bois ?

J'ai regardé mon corps. Je ne portais plus d'ailes et j'avais la taille des arbustes qui m'entouraient. Un pelage recouvrait mon torse. J'avais quatre pattes dotées de sabots.

Je me suis affalé sur le sol en voulant avancer. Mes mouvements étaient difficiles à coordonner. Après plusieurs tentatives, je suis parvenu à marcher. J'ai trouvé une mare au-dessus de laquelle j'ai pu tendre mon cou. L'image que l'eau me renvoyait était celle d'un jeune cerf ! L'avertissement de l'enchanteur m'est alors revenu : si je mourais avant le coucher du soleil, je renaîtrais sous d'autres formes. J'avais conservé toute ma conscience humaine, mais j'étais prisonnier d'un corps de cervidé ! Combien de temps s'était-il écoulé entre ma mort sous forme de mouche et mon réveil en cerf ? Mon père et ma mère avaient-ils retrouvé leur trône ? Il fallait que je rejoigne le château. Un loup menaçant a soudain surgi devant moi.

— Je suis Mael, prince de ce royaume, lui ai-je dit par la pensée. Trouve une autre proie si tu as faim.

— J'ai connu un prince autrefois, a répondu le loup, mais il n'avait pas tes traits. Il portait une chevelure rousse.

— Humain j'ai été, et humain je redeviendrai. J'ai dû changer d'apparence pour échapper à la trahison d'un homme. Je veux à présent rejoindre le château de mes parents. Peux-tu m'y conduire ?

— T'y conduire, non, car on me tuerait. Mais je peux te conseiller : suis ce ruisseau, il te mènera jusqu'à ta forteresse. Il l'alimente en eau potable et remplit ses douves.

— Je te remercie, loup. Je me souviendrai de ton aide.

J'ai essayé de reconnaître le cours d'eau, mais il ne m'évoquait aucun souvenir. Tout au long de mon périple, je me suis nourri de glands, de fraises sauvages et d'herbe tendre. L'eau fraîche du ruisseau m'a

permis d'éloigner la soif. Ce n'est qu'après une longue journée de marche que les paysages me sont apparus plus familiers. Un pic rocheux ressemblait à celui que j'avais l'habitude d'escalader. J'ai traversé une clairière où se dressait un grand hêtre, et des souvenirs de jeux me sont revenus. Oui, j'approchais du château de mon enfance. Le doute n'était plus possible. Des aboiements de chiens ont tout à coup résonné dans le lointain.

« La meute de mon père ! » ai-je pensé.

La joie de me savoir presque arrivé a bientôt fait place à l'angoisse. J'étais un cerf !

« Ils vont me mordre jusqu'au sang s'ils me trouvent... »

J'ai bondi dans le ruisseau pour désorienter les chiens, et j'ai filé aussi vite que j'ai pu. Hélas, les rochers freinaient ma course. J'ai failli plusieurs fois me tordre les pattes.

J'ai dû me résoudre à fuir dans les sous-bois. Les aboiements se rapprochaient. Je sentais les animaux à mes trousses. Ne pas me retourner. Galoper... galoper pour les semer. Certains chiens m'ont rattrapé et mordu les jarrets. Des bêtes que j'avais nourries voulaient me tuer ! Je suis parvenu à la clairière barrée par l'éperon rocheux et j'ai dû faire face aux crocs des animaux. Toute la meute me harcelait. Soudain, une troupe de cavaliers a surgi par un sentier et s'est arrêtée derrière les chiens.

— Calmez la meute ! a crié leur chef.

J'ai levé la tête : c'était mon père. Il est descendu de son cheval et a armé son arc. J'ai hurlé :

— Père, c'est moi, Mael ! Je vous en prie, ne tirez pas !

Mais ces mots sont restés prisonniers de ma gorge. Seul un brame s'en est échappé. Le roi était près de lâcher sa flèche... quand

il a hésité. Alors, je me suis incliné sur mes pattes avant pour le saluer.

— Que fait ce cerf ? s'est-il étonné. Tenez bien les chiens.

Il s'est approché et penché pour examiner mon regard.

— Sire... L'animal peut vous charger ! l'a averti un des cavaliers.

— Il ne chargera pas, a répondu le roi. C'est Mael. Je reconnais le bleu profond de ses yeux.

Il a serré mon encolure dans ses bras. Les larmes ont coulé sur nos joues.

— Mon fils..., a-t-il murmuré. Je savais que tu reviendrais. Je le savais.

L'appel sauvage

Mon père a marché à mes côtés jusqu'au château. Je sentais sa main sur mon dos, et son regard bienveillant me procurait à la fois une grande joie et un immense soulagement. J'avais eu si peur de ne jamais revoir ma famille.

— Fils, m'a-t-il demandé, comprends-tu mes paroles ?

J'ai incliné la tête pour acquiescer. J'aurais voulu lui dire combien j'étais heureux

de le retrouver mais, si toute ma conscience d'humain était intacte, si je pouvais développer mes pensées dans ma tête de cerf, je ne pouvais toujours pas parler. J'étais capable de communiquer avec un loup, mais je restais muet face à mon père !

Il a continué :

— Nous savons que c'est toi qui as étouffé Kasfaden. Hélas, nous savons aussi qu'un garde t'a tué quand tu étais mouche avant le coucher du soleil. La reine et moi avons prié jour et nuit pour que tu reviennes à nous. Voilà qui est fait. Après que tu as tué le traître, un violent combat s'est engagé dans le château. Nos partisans ont affronté ceux de Kasfaden. Trois de mes ministres ont perdu la vie : Tristan, Karnoël et Sigred. Ta mère, l'enchanteur et moi étions toujours bloqués au fond des oubliettes. Nous espérions que nos fidèles viendraient à bout des traîtres. Soudain, le couvercle de notre cachot a été

soulevé et des pierres ont chuté sur nos têtes. Nos ennemis voulaient nous tuer. Ta mère et moi avons été blessés. L'enchanteur, à notre grand malheur, a eu le crâne fracassé.

À ces mots, une terrible peine a envahi mon cœur.

— Heureusement, nos partisans sont intervenus, a-t-il poursuivi. Les félons ont été neutralisés, puis nous avons été libérés. Aujourd'hui, tu es un cerf, mais nous allons remuer ciel et terre pour trouver le druide qui te fera redevenir le beau chevalier que tu étais.

J'étais soulagé d'entendre que mon action avait permis à mon père de retrouver son trône. Mais quel magicien pourrait rompre le sort qui m'obligeait à vivre sous forme animale ?

Je me souviens des larmes de ma mère quand elle m'a vu dans la cour du château.

Elle a accouru et reconnu elle aussi mon regard.

— Mael ! s'est-elle exclamée en m'entourant de ses bras. Nous attendions le moment où tu nous rejoindrais. Souffres-tu dans ton corps ?

Impossible de lui répondre. De colère, j'ai frappé le sol, et la poussière s'est soulevée, laissant place à l'empreinte de mon sabot. Une idée m'est alors venue. Avec l'extrémité de ma patte, j'ai tracé des traits, de sorte qu'on pouvait deviner les lettres M, A, E et L.

— Il a écrit son prénom ! s'est réjouie ma mère.

Mon père s'est approché.

— Nous allons pouvoir communiquer avec toi, mon fils ! Raconte-nous ce qui s'est passé depuis notre séparation.

Faire apparaître des mots dans la poussière n'était pas facile, mais nous avons le

temps pour nous. Je leur ai expliqué mon réveil en cerf, ma rencontre avec le loup et la scène de chasse où les chiens avaient failli me tuer.

— Fils, a déclaré mon père, dès demain, j'enverrai à travers le royaume des hérauts pour proposer une forte récompense à celui ou celle qui saura te redonner forme humaine.

Les semaines passaient et aucun druide, aucune druidesse, parmi tous ceux qui se sont présentés, n'a eu la réussite espérée. Mon père a étendu les recherches au-delà des frontières de notre royaume. En vain. Ma mère ne cessait de veiller sur moi. Elle avait ordonné de recouvrir tout le sol du château d'un sable fin, de la grande salle de réception à la plus petite des pièces, de sorte que je pouvais communiquer où je voulais avec toute personne que je croisais.

J'écrivais avec mes sabots devant les yeux hallucinés des visiteurs. Cette possibilité de transmettre mes émotions et mes pensées allégeait ma peine. Je circulais en bondissant dans les escaliers ou en trottant dans les couloirs. Je jouais avec les enfants de nos serviteurs. Les plus petits montaient sur mon dos et essayaient de s'y tenir comme ils le pouvaient. Ceux qui m'avaient connu commençaient à s'habituer à mon nouvel aspect. J'avais moi-même fini par accepter l'image de cerf que me renvoyaient les miroirs. Aucun portrait de moi n'avait été peint au cours de ma vie d'humain. Ma mère le regrettait, mais c'était mieux ainsi car la douleur de me voir tel que j'avais été m'était épargnée.

J'aurais pu continuer à vivre aux côtés des miens, mais c'était sans compter avec la forêt qui m'attirait. Les murs de ma

chambre m'étouffaient. Je désirais brouter les feuillages et dormir où je voulais. Je restais des heures devant la fenêtre à observer le vol des oiseaux dans le ciel, à humer les odeurs provenant des bois voisins. Un soir, n'y tenant plus, j'ai frappé avec mes sabots la porte de ma chambre. Les violents coups ont réveillé les gardes qui ont averti mes parents. Dès que la porte a été ouverte, j'ai bousculé les hommes et galopé dans les galeries du château jusqu'à atteindre la cour intérieure. J'ai senti l'odeur des chevaux et je me suis posté devant l'entrée des écuries.

— Il nous fait comprendre qu'il a besoin d'espace, a deviné ma mère. Laissons-le dormir aux côtés de nos montures. Les écuries sont grandes. Trois gardes demeureront à ses côtés pour le veiller durant la nuit.

Voilà comment je suis passé du confort de ma chambre à la litière odorante des

chevaux. Mes parents me faisaient remonter chaque matin dans la grande salle du donjon où ils me laissaient circuler à ma guise. Tout aurait pu continuer comme ça si un jour, alors que je traversais la cour, la porte du château ne s'était ouverte pour laisser sortir un bataillon. Une fois tous les cavaliers partis, le pont-levis a été relevé. Qu'est-ce qu'il m'a pris ? En entrevoyant les feuillages de la forêt, j'ai perdu la raison. J'ai galopé jusqu'au pont de bois et bondi au-dessus des douves. Hélas, mes muscles de cerf n'étaient pas assez puissants pour que je réussisse un tel saut. J'ai raté la rive opposée et je me suis brisé la nuque en atterrissant sur la berge. J'ai entendu les cris de ma mère, puis mes paupières se sont fermées. Ma vie de cerf s'achevait.

Contre vents et marées

Quand mes yeux se sont rouverts, un soleil ardent m'a ébloui. J'ai voulu bouger mes bras, mais je n'en avais pas. Encore moins de jambes, de thorax ou de tête. J'étais une tige de lin dotée de racines, de feuilles et de fleurs... Je m'étais réveillé dans le champ d'un paysan, au cœur de l'Irlande. Moi qui étais si actif, voilà que ma vie allait se résumer à me balancer selon la direction du vent. Que faire, sinon attendre ?

Les semaines défilaient. Les mois aussi. Je poussais parmi des milliers d'autres tiges. L'eau absorbée par mes racines nourrissait mes fibres. Puis, un jour, une serpette m'a coupé. Je ne suis pas mort pour autant : j'ai rejoint d'autres tiges et été transporté dans un grand atelier. Là, des mains expertes m'ont manipulé et je me suis évanoui. À mon réveil, je faisais partie d'une trame immense et robuste : une toile de lin. Des charrettes m'ont porté jusqu'à un port. J'ai été découpé avec précision et, de toile, je suis devenu voile. Un capitaine m'a choisi pour gréer son navire et en quelques jours, j'étais hissé au mât de son bateau. Imaginez ma surprise ! Après être resté enraciné au même endroit pendant des mois, j'allais voyager au-delà de l'horizon. J'avais pour mission de résister aux tempêtes.

— Hissez le grand foc ! a retenti une voix.

Les matelots ont exécuté l'ordre. Je me suis senti écartelé, mais j'ai tenu bon, enchevêtré aux autres fibres de lin. La voile s'est gonflée. Le navire s'est ébranlé et le quai s'est éloigné. Très vite, la mer a remplacé le port. Les ordres pleuvaient :

— Bordez ! Larguez !

Pendant cette traversée, j'ai connu toutes sortes de temps. Des vagues colossales qui s'abattaient sur moi. Des jours sans vent aussi, où le clapotis des vagues était la seule distraction. Mais ni les crépuscules sublimes ni les splendeurs des îles ne m'ont fait oublier le château de mes parents.

Un jour, quelque part au milieu des mers lointaines, alors que le brouillard peu à peu se dissipait, un danger a surgi :

— Pirates à bâbord ! a crié la vigie.

Un navire aussi grand que le nôtre arborait un pavillon à tête de mort. À son bord,

les hommes criaient en brandissant leurs épées.

— Leur bateau est plus rapide, a déclaré notre capitaine. Sortez vos armes, protégez les barils de poudre... Que tous les hommes soient prêts à se battre.

Le navire ennemi a manœuvré de manière à croiser notre route. Quand nous nous sommes retrouvés flanc contre flanc, les pirates ont lancé des grappins auxquels étaient fixées des cordes. Je les ai entendus hurler en se lançant à l'abordage. Des coups de feu et le cliquetis des lames se sont mêlés aux cris des marins. Deux hommes se sont battus dans les voiles, accrochés aux cordages. La lame d'une des épées a déchiré mes fibres sur une grande longueur. Le vent s'est engouffré et a aggravé les dégâts. Le pirate a dû être touché, car il a chuté dans les flots. Je croyais que le danger était passé, mais ce

n'était que le début : une balle de pistolet tirée par un marin a raté sa cible et m'a transpercé. Peu de temps après, un baril de poudre a explosé, et un début d'incendie s'est déclaré. Deux hommes d'équipage ont abandonné le combat pour tenter de maîtriser le feu.

Je sentais mes fibres se consumer. J'allais partir en fumée ! Mais l'équipage du navire a pris le dessus et le combat a cessé. Les marins ont pu éteindre les flammes. Les victimes du combat ont été livrées à la mer et les pirates prisonniers jetés dans les soutes. Un homme expert en couture m'a renforcé, et le navire a poursuivi sa route.

Après plusieurs années de bons et loyaux services, la voile dont je faisais partie a été descendue du bateau et étendue le long d'un quai où un négociant l'a achetée. Elle a été découpée en dizaines de morceaux,

tous identiques, qui ont été envoyés sur les marchés à travers le pays.

— Achetez mes sacs de lin ! criait le négociant. Leur toile a résisté à tous les temps quand elle était accrochée aux mâts des bateaux.

— Le tissu n'est pas trop usé ? a demandé une femme.

— J'ai confectionné ces sacs dans les parties les plus résistantes, a répondu le commerçant.

— Alors soit, je vous fais confiance. Je prends celui-ci !

La femme m'a chargé dans un chariot tiré par deux chevaux, puis a roulé à l'intérieur des terres. Quand elle a longé de hauts remparts, mes fibres ont tremblé : j'avais reconnu le château de mes parents ! Le véhicule est entré dans la cour où je jouais dans mon enfance. Mary, une servante de ma mère, est apparue et m'a examiné. J'ai

prié pour qu'elle m'achète, et mon vœu a été exaucé.

— Je prends ce sac, a-t-elle dit.

— Marché conclu !

De retour auprès de ceux qui me chérissaient, j'ai essayé de crier qui j'étais. Mais j'étais condamné au silence. La servante me remplissait parfois de fruits et me portait jusqu'à la chambre de ma mère. La reine y plongeait alors ses doigts pour choisir une pomme qui lui plaisait. Elle ignorait que, ce faisant, elle me frôlait.

Deux années se sont écoulées sans que j'aie pu attirer l'attention de mes parents. Les domestiques m'utilisaient pour transporter toutes sortes d'accessoires ou d'aliments. Enfin est venu le jour où ma trame s'est déchirée. Mary m'a attrapé et jeté au feu. C'est ainsi que j'ai achevé ma vie de lin, au cœur du château qui m'avait vu grandir.

J'ai été réduit en cendres et, juste avant de disparaître, je me suis demandé en quoi j'allais renaître.

Morgane

Mon corps était froid. Je n'avais toujours pas de jambes ni de bras. Mes yeux étaient grands ouverts. Je n'avais pas de paupières. De cou non plus. Je ne respirais pas, pourtant je pouvais ouvrir la bouche. Quand j'ai voulu me déplacer, j'ai senti l'extrémité de mon corps onduler. J'ai alors découvert dans quel élément je m'étais « réveillé » : l'eau. Mes membres étaient des nageoires, et ma peau recouverte d'écailles

me faisait comme une carapace. J'ai voulu hurler mon angoisse mais, au lieu de cris, ce sont des bulles qui ont jailli de ma bouche. J'étais encore muet. Je me suis dirigé aussi vite que j'ai pu vers la lumière et j'ai sauté au-dessus des vagues. J'ai eu le temps d'apercevoir un ruban noir à l'horizon : le dessin d'une rive lointaine. J'ai jailli plusieurs fois à l'air libre pour finalement découvrir que je n'étais ni dans une rivière ni dans un lac, mais dans la mer. J'ai compris à quelle espèce j'appartenais quand d'autres poissons m'ont entouré. Dire que j'en faisais jadis mes repas ! Je pouvais même passer un après-midi entier à les pêcher. Leur chair était savoureuse. Dorénavant, je pouvais dire « ma chair est savoureuse », car j'étais un saumon.

J'ignore combien de temps je suis resté dans la mer. Je me souviens surtout du

silence qui m'était imposé. J'ai longé la côte en me nourrissant de mouches, de larves, de nymphes d'insectes. Je tuais des crustacés et parfois des petits harengs, jusqu'à ce qu'une pulsion venue du fond de mon corps me force à rejoindre l'estuaire d'un fleuve. Je n'étais pas seul. D'autres saumons suivaient le même itinéraire, guidés par le même instinct. Notre but était de remonter le courant et d'atteindre une source aux eaux douces et claires. J'ai vu des compagnons d'infortune se faire prendre dans les mêmes filets que ceux que j'utilisais lors de mes pêches. Peut-être avaient-ils été lancés par des humains que je connaissais ? Nos prédateurs étaient aussi les aigles. Un de ces rapaces jaillissait parfois et emportait l'un d'entre nous dans ses serres. Nous nagions et sautions par-dessus des rochers avec toujours la même détermination. J'avais l'impression que rien ne pouvait m'arrêter. Je me trompais...

Je me reposais dans un trou d'eau quand de puissantes griffes m'ont sorti de mon élément. Un ours brun ! L'animal m'a serré entre ses pattes. Je me suis débattu et j'ai échappé une première fois à ses mâchoires. Je suis tombé dans les herbes et j'ai frappé le sol de ma queue pour tenter de regagner le fleuve. Mais l'ours m'a saisi de nouveau et a approché sa gueule. Il a plongé ses crocs à la base de mon ventre et il m'aurait mangé tout cru si une voix n'avait pas retenti :

— Laisse-le !

L'animal m'a aussitôt abandonné sur le sol. De mon œil rond, j'ai aperçu la silhouette d'une jeune femme belle comme le jour. Elle s'est penchée au-dessus de moi et m'a dit :

— Tu es différent des autres saumons. Tu es un humain transformé par un sort. Et je crois savoir d'où tu viens.

Le même jour, la jeune femme vêtue d'une cape trouée est apparue pieds nus devant le pont-levis de notre forteresse. Elle portait dans ses mains une besace remplie d'eau et a demandé à rencontrer le roi et la reine.

— J'ai de précieuses informations à leur confier, a-t-elle promis.

Dès qu'ils ont été avertis, mes parents se sont précipités dans la cour du château. L'inconnue était entourée de nos soldats.

— Méfions-nous, a murmuré mon père à l'oreille de ma mère. Nous avons déjà grassement payé de nombreux charlatans venus profiter de notre détresse.

Il s'est approché de la jeune femme et lui a demandé ce qu'elle désirait en échange de ses informations.

— Rien, a-t-elle répondu. J'ai tout.

— Qu'est-ce que tu entends par « tout » ?
s'est étonnée ma mère.

— Je suis libre d'aller et venir. Libre de penser. Libre de parler. Que puis-je désirer de plus ?

— De l'argent, peut-être, a suggéré mon père.

— L'argent n'empêche pas la détresse. Vous en êtes la preuve.

Le roi, blessé, a brandi son sceptre pour frapper l'insolente, mais ma mère l'a arrêté.

— Voici une femme qui parle vrai, a-t-elle déclaré. Sa langue acide meurtrit nos cœurs, certes, mais je préfère cela aux paroles mielleuses des faux druides qui ont abusé de notre chagrin. Faisons-la entrer dans la « salle des confidences », et qu'elle nous dévoile ce qu'elle sait.

— Soit, a déclaré le roi. Vos paroles sont sages, ma reine. Gardes, faites entrer cette femme.

Après s'être installés sur leur trône, le roi et la reine ont fait quérir l'étrangère.

— Quel est ton nom ? a demandé mon père.

— Je suis Morgane, la magicienne. J'ai croisé aujourd'hui le destin de votre fils et je devine quelle souffrance vous habite depuis qu'il erre de vie en vie.

— Où est-il ? l'a interrogée ma mère d'une voix fébrile.

— Dans la besace étanche que je porte.

Elle a ouvert son sac et mes parents m'ont découvert sous forme de saumon, à moitié mort.

— Mael, a soupiré mon père. Quelle cruauté de te voir ainsi...

— Un ours l'a attaqué, a averti Morgane. Il va quitter cette vie et se réveillera sous une autre forme.

— Rendez-lui son apparence humaine, je vous en supplie, a lâché ma mère, à bout de nerfs.

— Je le ferais immédiatement si j'en avais le pouvoir. Hélas, je suis impuissante à conjurer cet enchantement. Mais j'en connais le principe et je peux vous affirmer que votre fils, chaque fois qu'il se transformera, sera attiré ici, dans votre château. Le destin fera toujours en sorte qu'il revienne sur le lieu où vous l'avez mis au monde. Comme vous le voyez, la Vie nous a réunis, lui et moi, afin que je le transporte jusqu'à vous et qu'il s'éteigne dans votre demeure.

— Mais..., ont bredouillé mes parents, sidérés.

— Votre fils sera probablement soumis à *toutes* les transformations, a ajouté la belle Morgane. Soyez attentifs aux plantes qui poussent ou parviennent jusqu'ici. Il pourrait renaître sous leur aspect au cours de ses métamorphoses.

— Quand ce cauchemar va-t-il finir ? s'est effondrée ma mère.

— Je l'ignore, a répondu la magicienne. Sachez toutefois que, quelle que soit l'apparence que prendra votre fils, il essaiera de manifester sa présence par des signes. Comme il ne pourra jamais utiliser le langage humain, il sera obligé d'emprunter d'autres voies. Mais il est tard... Je dois vous laisser.

— Ne partez pas ! a crié mon père. Vous ne pouvez pas nous laisser ainsi.

— Je vous ai dit tout ce que je savais. Vous devez à présent prendre votre mal en patience et être attentifs aux êtres qui vous entourent.

La jeune femme m'a ôté de sa besace et m'a déposé sur le sol où la vie peu à peu m'a quitté. J'ai senti les mains de mes parents caresser mes écailles. Et je me suis définitivement endormi. Alors, Morgane a rejoint la forêt sans prononcer d'autres mots.

Les semaines se sont écoulées. Mes parents faisaient surveiller les comportements des animaux et des plantes à l'intérieur de notre château. Ils guettaient eux-mêmes toute anomalie qui pouvait révéler ma présence. Mais rien ne paraissait étrange.

— Mael est probablement quelque part dans la région, dans une maison, dans la nature ou sur les chemins, répétait le roi. Quand nous rejoindra-t-il ?

— Je ne resterai pas inactive ! a soudain décidé ma mère. Pendant que vous gérerez nos affaires, je sillonnerai le royaume pour trouver notre fils. Continuez d'être vigilant et d'observer tous les signes. Si vous avez le moindre doute, envoyez un messager me prévenir.

— Soit.

L'espoir d'une mère

La reine, escortée d'une troupe de vingt soldats, a d'abord parcouru tous les chemins aux abords du château, interrogeant les paysans et les voyageurs. Aucun d'entre eux n'avait remarqué un animal au comportement étrange ou un végétal à l'aspect particulier. Elle examinait les plantes et s'assurait qu'aucune à son approche ne manifestait de signes surprenants. Les jours passaient et chaque fois

elle revenait bredouille au château. Dès qu'elle croisait le roi, la même question sortait de sa bouche :

— Un animal est-il entré chez nous aujourd'hui ? Une plante singulière aurait-elle été introduite ?

Mon père lui apportait la même réponse :

— Non, ma reine.

Le lendemain, à l'aurore, ma mère reprenait son cheval et parcourait les environs, inlassablement. Et dans chaque ferme de la région était louée sa détermination.

Un soir, sa garde est tombée nez à nez avec trois bandits de grands chemins qui ont cru leur dernière heure arrivée. La reine leur a promis la vie sauve en échange d'une réponse à sa question :

— Auriez-vous remarqué récemment dans la forêt un phénomène curieux lié à un animal ou à un végétal ?

— Non, ont-ils répondu. Rien d'anormal n'a eu lieu à notre passage ou dans nos différents campements. Nous vivons et dormons dans la forêt. Nous la connaissons mieux que quiconque. Si un évènement étrange s'y était produit, nous le saurions.

— Aucun animal ne s'est approché de vous ?

— Aucun, Votre Altesse.

— Si je vous paie, acceptez-vous de mener vos propres recherches pour retrouver Mael ?

Le chef de la garde s'est indigné :

— Mais Votre Altesse, ce sont des manants et des voleurs ! Ils ne méritent que la mort !

— Celui qui m'aidera à retrouver mon fils, celui-là mérite indulgence et pardon. Sujets de mon roi, acceptez-vous d'être les guetteurs de mon fils en cette forêt ?

— Nous acceptons, Votre Altesse, ont répondu les bandits en se prosternant.

Sur le chemin du retour, ma mère restait silencieuse. Elle songeait déjà à élargir ses recherches aux royaumes voisins, quels que soient les dangers. Absorbée par ses pensées, elle ne remarquait pas que son cheval dodelinait de la tête.

La reine ne s'est jamais découragée. Certains rois des autres royaumes, touchés par sa détresse, l'ont autorisée à parcourir leurs forêts et leurs campagnes. Quelques-uns ont même mis à sa disposition des escadres pour protéger ses déplacements. D'autres se sont contentés de lui ouvrir leurs frontières pour un nombre de jours limités. Elle interrogeait sans relâche les habitants des villes, des bourgs, des hameaux mais, à chacune de ses questions, la même réponse résonnait : *Non, Votre Altesse, nous n'avons rien remarqué.*

Un jour, dans une ville du nord de l'Irlande, des paysans lui ont présenté une corneille aux yeux bleus, mais l'oiseau est resté indifférent à son approche. Un autre soir, on lui a parlé d'un chevreuil qui rôdait autour des chaumières comme s'il cherchait la compagnie des hommes. La bête a été trouvée et capturée. Mais l'animal a rué et mis la vie de ma mère en danger quand elle est entrée dans son enclos.

— Mael ne m'aurait jamais accueillie ainsi, a-t-elle déclaré. Qu'on relâche ce chevreuil.

Elle continuait de sillonner les terres d'Irlande, ignorant que j'étais présent auprès d'elle, sur sa monture fatiguée. Car, après avoir fini en saumon dans le château de mes parents, je me suis réveillé dans le corps d'une des créatures les plus infâmes de notre monde : un pou. Mes antennes étaient courtes, ma tête étroite pour s'ancrer dans

la peau. J'aspirais le sang de mes hôtes. L'endroit où j'ai éclos était l'écurie de mes parents. Pour manifester ma présence, je me suis fixé sur le cheval de ma mère en me disant qu'elle finirait par s'inquiéter des démangeaisons de sa monture. J'espérais qu'elle découvrirait le minuscule insecte parasite qui agitait ses six pattes à son approche. Mais il n'en a rien été. Ainsi ai-je suivi ma mère partout à son insu. Elle scrutait l'horizon, alors que j'étais accroché à la crinière de son cheval... Nous étions si proches, et si loin à la fois.

Un matin, au détour d'un chemin de forêt, des bandits l'ont encerclée avec sa garde et ont mis en joue ses soldats. Leur chef est descendu de cheval et s'est approché d'elle :

— C'est dangereux de s'aventurer dans cette forêt, noble dame. Ne le saviez-vous

pas ? Si votre mari tient à vous, il faudra qu'il nous donne cent pièces d'or.

— Mon époux est le roi et il vous mettra aux fers pour le restant de vos jours avec vos hommes, si vous ne me laissez pas passer.

— Holà ! a ricané le bandit. Il faudra d'abord qu'il nous capture.

— Je connais des magiciens qui peuvent vous envoyer en enfer, a rétorqué la reine.

— Ah oui ? Je voudrais bien voir ça !

Sur ce, il s'est approché du cheval de ma mère afin d'en saisir les rênes. J'en ai profité pour m'accrocher à sa chevelure et je me suis mis à piquer son crâne de toutes mes forces à différents endroits. L'homme hurlait et s'arrachait presque les cheveux tant mes piqûres étaient douloureuses.

— Que t'arrive-t-il ? s'inquiétaient ses complices.

— Cette femme vient de m'envoyer un mauvais sort. C'est une sorcière. Vite ! Fuyons !

Ma mère et ses gardes ont ri de bon cœur en assistant à la déroute des brigands.

— Je crois qu'une bonne fée a eu pitié de moi, a déclaré la reine. Je ferai construire un autel à cet endroit pour la remercier.

J'ai réussi à m'agripper au crâne d'un soldat au moment où le bandit l'a frôlé. J'y suis resté accroché toute la journée et ce n'est que le soir, dans l'écurie royale, que j'ai pu de nouveau retrouver la monture de la reine.

Après des mois de recherches, ma mère, épuisée, est montée dans sa chambre, s'est allongée sur son lit et a versé toutes les larmes de son corps.

— Mes voyages ne sont que des échecs, a-t-elle soupiré. Mael, où es-tu ?

Dans l'écurie du château, le palefrenier qui brossait son cheval a découvert au même moment le parasite que j'étais. Il n'a pas averti la reine, mais s'est contenté de m'écraser entre son pouce et son index. Je connaissais une nouvelle fin... en attendant une nouvelle vie.

Au chevet de la reine

Je me suis réveillé perché sur un arbre. J'ai jeté un œil autour de moi : j'étais le seul occupant. Je me suis rappelé chacune de mes vies : j'avais été une mouche vengeresse, un cerf attiré par la forêt, une tige de lin voyageuse, un poisson remontant le fleuve, un pou accroché au cheval de ma mère... J'ai soupiré en me demandant quelle était la forme que l'enchantement cette fois m'imposait. Je n'ai pas été long à la découvrir : j'étais une grive !

« Je vais faire l'expérience du vol, me suis-je dit. Je n'ai guère eu le temps de profiter de mes ailes lorsque l'enchanteur m'a transformé en mouche... »

Comme la faim me tenaillait, j'ai voulu partir à la recherche de vers ou d'insectes. J'aurais mieux fait de m'exercer avant de sauter. J'ai chuté et me suis retrouvé les deux pattes en l'air. Mon corps, heureusement, a été réceptionné sous l'arbre par un coussin de mousse. Une journée entière d'essais m'a été nécessaire afin de maîtriser le vol. Épuisé, j'ai rejoint mon nid et me suis endormi.

J'ai été sorti de mon sommeil par les bruissements de la forêt. Les rayons de l'aube ont achevé de me faire dresser sur mes pattes. Puis quelques battements d'ailes m'ont élevé au-dessus de la cime des arbres.

« Notre château ! me suis-je exclamé par un sifflement de mon espèce. Je vois ses tours à l'horizon ! »

Je voulais que mes parents me reconnaissent, et rester en paix à leurs côtés. J'ai volé toute la journée, me reposant sur des branches quand les muscles de mes ailes faiblissaient. J'ai atteint les toits du château en fin de journée. L'impatience m'animait, mais je voulais m'assurer qu'aucun danger ne menaçait avant de pénétrer dans le donjon. Je connaissais la rapacité de nos chats. Surtout le mien : Fiain. Je savais aussi que des pies voraces nichaient dans les arbres de la cour. J'ai préféré attendre la tombée de la nuit pour voler jusqu'à la fenêtre de la chambre de ma mère. À travers la vitre teintée, je pouvais distinguer les chandeliers éclairant la pièce. Les servantes entouraient son lit.

« Que se passe-t-il ? me suis-je demandé. Pourquoi tant de personnes auprès d'elle ? »

Une silhouette s'est levée. J'ai reconnu mon père. Il s'est déplacé et j'ai pu entrevoir le visage de ma mère. Il était livide. Ses yeux étaient clos. Ces chandeliers... ces prières... Était-ce une... veillée funèbre ? Paniqué, j'ai frappé la vitre avec mon bec, mais personne n'a réagi. Tous devaient penser qu'il grêlait. Alors j'ai battu des ailes jusqu'à une fenêtre ouverte à l'étage supérieur du donjon. J'ai volé dans les escaliers et buté contre la porte fermant la chambre de ma mère. Je devais l'ouvrir ! Mon chat est soudain apparu dans le corridor. Il n'a pas hésité à bondir sur moi et il s'en est fallu de peu qu'il ne m'attrape. Il a dû se contenter d'une plume. J'ai utilisé mon bec pour piquer aussi fort que je le pouvais le bois de la porte. Fiain s'apprêtait à

s'élancer une deuxième fois, toutes griffes dehors, quand quelqu'un a enfin ouvert. Il était temps ! J'ai survolé les têtes ébahies et je me suis posé sur la poitrine de ma mère. Je me suis couché à l'emplacement de son cœur qui battait faiblement. Et mon père m'a reconnu.

— C'est Mael, ma reine ! Mael est revenu !

Ma mère a entrouvert ses paupières et m'a observé avec tendresse.

— Mael... Mon enfant !

Elle a tendu ses bras et m'a pris entre ses mains.

— Comme tu m'as manqué ! Je t'ai tant cherché...

Elle souriait. À mesure que ses doigts caressaient mon plumage, son visage recouvrait des couleurs.

— Tu es doux, a-t-elle murmuré.

J'ai voulu lui dire combien j'étais heureux de la retrouver, mais je n'ai émis que

des chants d'oiseau. Mon père a demandé aux servantes de nous laisser seuls. Puis il s'est agenouillé à côté du lit et a touché délicatement mon bec.

— Tu es revenu à temps, mon fils. Ta mère t'a cherché en vain si longtemps. Elle a sillonné tant de contrées. Sa santé a décliné peu à peu. Comme si le destin avait décidé que nous avions assez souffert, tu reviens avant qu'elle ne rende son dernier soupir.

La reine m'a soulevé, porté devant ses yeux et confié :

— Nous savons que tu nous comprends. Hélas, tes mots arrivent à nos oreilles sous la forme de sifflements. Quand tu étais cerf, tu écrivais tes pensées sur le sol avec tes sabots. Cette fois-ci, mon enfant, je te propose d'utiliser ton bec pour saisir une plume d'oie. Nous allons t'en donner une dont l'extrémité a été trempée dans de

l'encre. Et voici un parchemin vierge sur lequel tu pourras t'exprimer. Vas-y, écris-nous ce que tu sais !

J'ai saisi la plume que Mary, la servante, me tendait. J'ai penché mon cou et j'ai commencé à écrire mon histoire après ma vie de cerf. Je leur ai appris que j'avais été « fibre de lin » et que j'avais servi jusqu'à l'usure dans le château. Je m'étais ensuite « réveillé » saumon, et Morgane m'avait transporté jusqu'à eux. De poisson, j'étais devenu pou et j'avais réussi à me faufiler dans la crinière du cheval royal. Sous cette forme, j'étais resté près de ma mère alors qu'elle me cherchait au-delà des frontières. La reine a été surprise en lisant que c'était moi qui avais provoqué la fuite des bandits.

— Dire que j'ai cru qu'une fée m'avait sauvée ! a-t-elle souri.

Son regard s'est assombri quand elle a appris que le palefrenier, en bon

« épouilleux » qu'il était, m'avait trouvé et tué.

— Tu étais si près de moi, a-t-elle soupiré. Et je l'ignorais... Que la vie est absurde !

À partir de ce jour, je me suis déplacé dans le château comme je le souhaitais, en tout cas avec plus d'aisance que lorsque j'étais cerf. Il me suffisait de franchir une fenêtre pour me retrouver dans la cour, ou un portail pour pénétrer dans l'écurie. Quand le temps était ensoleillé, je m'envolais au-dessus des tours et je surplombais la forteresse. Mes parents et leurs serviteurs avaient la taille de fourmis. Je pouvais apercevoir les bois qui s'étendaient à l'horizon et les champs que cultivaient les paysans. Je ne me privais pas pour les rejoindre. Je me nourrissais des fruits que je trouvais et des insectes que je chassais. Je croisais parfois des grives sauvages

qui craignaient que je m'installe sur leur territoire. Elles m'obligeaient à m'éloigner par leur vol agressif. Chaque fois, je les rassurais par des pensées bienveillantes. J'aimais battre des ailes autour des cavaliers qui franchissaient le pont-levis. Aucun d'eux ne pouvait savoir que j'étais le prince Mael. Mes parents ont confié nos chats à des cousins d'une région lointaine et ils ont interdit les félins dans la forteresse. Ils ont imposé cette règle aux chaumières alentour et ont même puni de mort la chasse aux oiseaux. Cette dernière interdiction a provoqué de grands mécontentements. Grives, perdrix, faisans, pigeons, cailles étaient tués par les nobles pour la saveur de leur chair.

— Vous ne devriez pas interdire cette chasse, ai-je écrit à mon père. Nos ennemis risquent de profiter de la colère des seigneurs pour nous attaquer.

— Mael, m'a-t-il répondu, connaîtrais-tu un père qui mettrait en danger la vie de son fils ?

Je lui ai conseillé :

— Interdisez alors seulement la chasse aux grives.

— Non. Je connais l'instinct du chasseur. Un homme qui a l'autorisation de tuer certains oiseaux ne réfléchira pas et tirera sur tout ce qui vole. Je préfère être perçu comme un despote que de te voir en sang dans une gibecière.

— Je vous promets de ne jamais quitter notre forteresse.

— Il est hors de question que le fils d'un roi soit retenu dans son château parce qu'un de ses sujets pourrait le prendre pour cible ! Mael, tu es le prince de ce royaume et tu voleras librement au-dessus de nos terres.

Ainsi en a décidé mon père. Et ce que je craignais est arrivé : les nobles ont

demandé audience auprès du roi pour protester contre cette loi. Mon père m'a présenté à eux pour justifier sa mesure, mais j'ai vu dans certains regards que la colère n'était pas éteinte. Dans le royaume, la tension montait.

Menace d'une invasion

La guerre a été déclenchée après l'arrestation d'un seigneur de notre royaume par nos soldats. Ce noble s'était cru au-dessus des lois et avait été surpris avec des perdrix et des grives dans sa gibecière. Il était un arrière-cousin de Graban, un roi voisin contre lequel mon père avait déjà guerroyé. Cet ennemi a profité de l'occasion et soulevé son armée pour laver l'honneur de sa famille.

— Je suis sûr que c'est un coup monté ! s'est énervé mon père. Graban a demandé à ce cousin lointain de bafouer nos lois pour se faire arrêter. Sinon, comment expliquer que Graban ait levé une armée aussi vite ?

— Il s'est allié avec nos ennemis de l'Est, a précisé son conseiller militaire. Nos troupes risquent d'être prises en tenaille.

— Nos hommes sont mieux armés et nos chevaux sont plus rapides. Nous n'en ferons qu'une bouchée ! a déclaré le roi, sûr de lui.

— Graban a déjà franchi nos frontières, Votre Majesté.

La guerre a débuté, mais elle ne s'est pas déroulée comme mon père l'avait envisagé. Nos ennemis refusaient toute bataille rangée. Ils nous harcelaient en tendant des pièges. Comme ils craignaient que je m'expose au danger, mes parents m'ont enfermé dans une pièce du château.

— Sois patient, me répétait ma mère. Graban a demandé à ses soldats de tirer sur toutes les grives qu'ils croqueraient. Ils veulent t'abattre. Tu pourras voler de nouveau librement quand la guerre sera finie.

De ma fenêtre, je pouvais voir les blessés revenir des zones de combat. On les portait sur des civières. La nuit, certains hurlaient de douleur. Plus j'entendais les cris, plus j'enrageais de ne pouvoir me battre avec mes anciens frères d'armes. Je n'étais qu'un oiseau misérable.

Ce n'est qu'après plusieurs semaines d'escarmouches que l'occasion d'une bataille rangée s'est présentée dans une plaine située à quelques lieues du château. Dès que j'ai appris la nouvelle, j'ai saccagé à coups de pattes et d'ailes la pièce où j'étais enfermé. Entendant les bruits et me croyant en danger, Mary est entrée avec

précipitation. J'en ai profité pour m'échapper par la porte entrouverte et j'ai volé jusqu'au camp où se préparait l'armée de mon père.

Sous la tente imposante, le roi déplaçait des figurines de couleur sur un parchemin. Ces pièces miniatures symbolisaient nos troupes et celles de nos ennemis. Elles permettaient à mon père d'expliquer à nos chefs sa stratégie. Je me suis discrètement faufilé entre les jambes des chevaliers.

— La cavalerie chargera en premier, a annoncé le roi. Je la guiderai vers la victoire. Une fois que nous aurons balayé les fantasmes ennemis, nous galoperons en direction du camp de Graban qui se trouve ici.

— Sire, vous devrez d'abord affronter sa cavalerie.

— Cette bande de trouillards à cheval ? Ce n'est pas aujourd'hui qu'ils vont nous

vaincre, croyez-moi ! Ils sont moins d'une centaine derrière leurs fantassins. Et nous, nous sommes plus de deux-cents !

Le début de la bataille était imminent. Je me suis envolé hors de la tente. J'ai pris de la hauteur et aperçu les cavaliers de Graban. Mon père avait raison : ils étaient inférieurs en nombre. Alors, pourquoi avaient-ils l'air si sereins ? J'ai tout à coup remarqué des oiseaux qui quittaient la forêt du Sud comme s'ils avaient été dérangés. J'ai volé dans cette direction et plongé dans le sous-bois. Ils étaient là ! Plus de trois-cents chevaux montés par des mercenaires armés jusqu'aux dents, sans doute à la solde de Graban. Ils allaient fondre sur nos troupes. L'effet de surprise serait total, et la victoire finale ne pourrait pas leur échapper. Notre armée serait vaincue. Je devais revenir auprès de mon père pour l'alerter.

Il s'apprêtait à monter sur son cheval quand je me suis posé sur son bouclier. J'avais beau siffler, il ne réagissait pas. Le visage muré sous son heaume, il était déjà concentré sur la bataille. Alors, je me suis glissé sous la tente et posé sur la carte. J'ai pris dans mon bec une figurine ennemie et je l'ai déplacée à l'endroit où j'avais repéré les attaquants : la forêt du Sud.

— Regardez..., a soudain réagi un aide de camp.

Les soldats présents se sont retournés et m'ont découvert sur le parchemin.

— C'est le prince Mael. Il a déplacé avec son bec un pion ennemi. Majesté ! Majesté !

Alerté, mon père est descendu de sa monture. Il a ôté son heaume, ses gants de métal, est revenu sous la tente et m'a pris entre ses mains.

— Que fais-tu ici, Mael ? Qui t'a permis de quitter le château ?

— Votre Altesse, est intervenu l'aide de camp qui m'avait reconnu le premier. Le prince Mael a dû repérer des ennemis car il a déplacé cette figurine.

Le roi a examiné la carte.

— Mon fils, m'a-t-il demandé, veux-tu nous alerter d'un danger ?

J'ai battu des ailes.

— Donnez-lui quelque chose pour écrire !

Un homme est sorti et a rapporté une plume d'oie ainsi que de l'encre. Je m'en suis emparé et j'ai écrit ce que j'avais vu.

— Merci, mon fils ! s'est exclamé mon père. Graban croit qu'il nous vaincra par surprise, or ce sera l'inverse. (Il s'est tourné vers l'un de ses chefs.) Envoyez discrètement une troupe de fantassins à la lisière de ce bois et mettez-y le feu. Les mercenaires et leurs chevaux affolés se jetteront sur nos piques !

Quelques instants plus tard, des flammes s'élevaient à l'endroit où j'avais repéré les

troupes ennemies. Des cris et des hurlements parvenaient aux oreilles des deux armées. Graban a compris que les cavaliers qui devaient lui assurer la victoire étaient massacrés. Mon père a choisi ce moment pour charger avec ses chevaliers. Les bataillons adverses n'ont pas résisté longtemps. Ils ont été décimés. Graban s'est battu comme un lion, mais il est mort dans la mêlée. Ainsi a triomphé notre armée.

Le magicien de Mona

J'étais heureux d'avoir contribué à la victoire de mon père mais je n'oubliais pas que j'étais la cause de cette guerre. La loi qui interdisait la chasse au gibier à plumes restait impopulaire et je l'ai répété à mon père. J'ai écrit que j'avais décidé de ne plus quitter le château. Je préférerais vivre auprès des miens, même si la forêt et le ciel m'attiraient, plutôt qu'irriter nos seigneurs et compromettre de nouveau la paix. Mon

père hésitait encore à abroger sa loi quand un évènement imprévisible est survenu : un des pages de Graban arrêté pendant la bataille a demandé à être reçu par mes parents.

— Vos Majestés, a-t-il dit, en échange de ma liberté je suis prêt à vous dévoiler un secret qui pourrait redonner forme humaine à votre fils.

Mon père et ma mère ont d'abord cru à une duperie. Qu'est-ce qu'un page pouvait leur enseigner de plus que ne sachent déjà tous les druides ? Mais comme l'expérience leur avait montré que bien des situations étaient absurdes, ils ont répondu :

— Tu as notre parole. Nous t'écoutons.

— Je pourrai vous servir, une fois libre ?

— Si tes révélations sont justes, tu le pourras.

Le page a expliqué qu'il avait surpris un an plus tôt une entrevue entre Graban et un

sorcier. Ce dernier avait évoqué un magicien nommé Taliesin qui pouvait probablement mettre fin à mon enchantement. Comme Graban vouait à notre famille une haine féroce, il avait acheté le silence de son visiteur.

— Tu as dit Taliesin ? s'est étonnée ma mère. Je n'ai jamais entendu ce nom auparavant. Sais-tu où il vit ?

— Le sorcier a parlé de l'île de Mona, sur la côte du pays de Galles.

— Alors j'irai trouver ce magicien et j'espère qu'il saura guérir mon fils, a déclaré ma mère.

J'ai volé vers elle et je me suis blotti contre son cou.

Nous avons traversé la mer d'Irlande en direction de Mona. Je suis resté sur l'épaule de ma mère tout le temps du voyage. Mon père n'était pas à nos côtés. Il devait résoudre les graves problèmes d'épidémies

survenues dans nos contrées à cause de la guerre. Je gazouillais à l'oreille de ma mère et elle fredonnait les chansons qui avaient bercé mon enfance.

Nous avons atteint les côtes du pays de Galles et débarqué sur l'île de Mona. Nous n'avons pas eu de difficultés à trouver le druide.

— Ainsi donc, voici Mael ! s'est exclamé Taliesin en m'accueillant sur sa main.

Ses yeux brillaient avec une telle concentration que j'avais du mal à le regarder.

— Vous connaissez mon fils ? a demandé la reine.

— Je l'ai vu dans mes songes. Je savais que vous viendriez. Je sais que tu m'entends et me comprends, Mael. Je devine que tes vies et tes morts ont dû être éprouvantes. Je vois dans tes mémoires des formes telles que la mouche, le cerf, le lin, le saumon, le pou...

— Dites-nous comment Mael pourrait retrouver forme humaine, l’a supplié ma mère, impatiente. Je suis prête à tous les sacrifices pour qu’il redevienne le jeune homme qu’il était.

Taliesin a réfléchi et annoncé :

— Certains druides ont connu des transformations semblables : saumon, cerf, sanglier, rapace. Tous sont redevenus les hommes qu’ils avaient été. Mais il s’agissait de druides...

Il s’est approché de moi et a examiné le corps vitreux de mes yeux.

— Il me semble que votre enchanteur a usé d’une magie comparable à celle qu’a utilisée jadis la première épouse du dieu Midir. Par jalousie, elle a transformé Étaine, sa rivale, en mouche, puis en ver microscopique. Étaine a pu retrouver son aspect humain quand elle est tombée sous forme de petit ver dans la coupe de la reine

qui régnait à cette époque. Sans le savoir, celle-ci a bu le breuvage contenant le ver-misseau et a accouché neuf mois plus tard d'Étaine. Ainsi le sortilège a été rompu.

— Vous insinuez... que je dois absorber mon fils pour le sauver ?

— C'est le seul remède connu à ce jour et il a fait ses preuves.

Après ces paroles, ma mère et moi étions désemparés. Elle a bredouillé :

— Mais... comment l'absorber ?

— Au fil de ses morts et de ses renaissances, Mael mourra toujours à l'endroit où il a connu sa première vie : dans votre château. Un jour, espérons-le, il se transformera en ver microscopique. Je vous propose donc de poser une coupe d'eau chaque matin dans votre chambre et de la boire chaque soir. Quand Mael s'y laissera tomber sous forme de ver, vous l'absorberez sans le savoir et vous l'engendrez de

nouveau sous une forme humaine. Suis-je clair ?

— Vous l'êtes, a répondu la reine.

Il s'est tourné vers moi et m'a demandé :

— Prince Mael, avez-vous tout entendu ?

J'ai battu des ailes pour confirmer.

Je savais ce qu'il me restait à faire : mourir et renaître jusqu'à prendre l'aspect d'un ver microscopique. La reine et moi avons quitté l'île de Mona et traversé la mer d'Irlande, d'est en ouest cette fois, pour rejoindre notre forteresse. Dès le lendemain de notre arrivée, je me suis laissé attraper par un chat sauvage. De grive, je suis devenu trèfle, plante si chère à mon pays. J'ai fané dans le jardin de ma mère. J'ai vécu ensuite sous la forme d'un mouton errant dans les landes lointaines du Connemara. À ma mort, mes entrailles ont fini comme cordes de harpe. J'ai vibré et fait

résonner les plus tendres mélodies entre les doigts d'un maestro aveugle, jusqu'à ce que je casse lors d'un concert donné dans la grande salle de notre château. Je ne citerai pas toutes les vies que j'ai eues. Sachez seulement que, après de longues années, je suis enfin devenu un ver microscopique. Je me suis réveillé dans un fruit du jardin du château. Il me fallait gagner la chambre de ma mère qui n'avait pas manqué, j'en étais sûr, de placer une coupe d'eau sur sa table de chevet. Longtemps, dans la chair d'une cerise, j'ai attendu le passage de Mary, notre fidèle servante. Je savais qu'elle récoltait les fruits. Quand enfin elle est apparue, je me suis laissé tomber dans sa coiffe. C'est ainsi que j'ai gagné la chambre de ma mère.

Mary a apporté la corbeille de fruits à la reine. J'étais accroché au rebord du ruban

qui maintenait sa chevelure. La coupe était à côté du lit.

— Votre Altesse ? Je vous ai cueilli quelques cerises. Les désirez-vous ?

— Oui. Laissez-les sur la table de chevet, je vous prie.

Ma mère était assise devant sa fenêtre, le regard porté vers l'horizon. Quand la servante s'est penchée pour poser la corbeille, je me suis laissé tomber dans la coupe.

Le soir est arrivé. Les domestiques ont aidé la reine à revêtir sa chemise de nuit. Ma mère s'est couchée et, avant de souffler la bougie, elle a bu l'eau où je nageais.

Quelques semaines plus tard, la reine a découvert qu'elle était enceinte. Vous auriez vu les yeux de mon père quand elle le lui a annoncé ! Ils se sont enlacés et ont pleuré comme deux enfants. Neuf mois après m'avoir absorbé, ma mère m'engendrait sous forme d'un magnifique bébé.

Je renaissais enfin humain ! Mon père a célébré l'évènement par une immense fête où a été convié un joueur de harpe que je connaissais bien. Notre chat Fiain, de retour chez nous, n'en finissait pas de se frotter à moi. J'ai grandi, fort des multiples vies que je n'avais pas oubliées. Mon physique ressemblait à celui qui était le mien avant mes transformations. Le loup qui m'avait épargné quand j'avais été cerf m'a bien reconnu. Nous sommes devenus de fidèles amis.

Pour mes douze ans, mes parents m'ont demandé ce qui me ferait le plus plaisir. J'ai souhaité rencontrer le marin qui m'avait fait naviguer sur tant de mers. Nous avons parlé des îles lointaines et des tempêtes véhémentes. Quand il a su que j'avais été fibre de lin sur son bateau, il s'est agenouillé et m'a demandé pardon.

— Qu'ai-je à vous reprocher ? lui ai-je répondu. Vous avez joué votre rôle dans le cycle de mes vies.

J'avais voulu être roi avant mon enchantement mais, suite à mes aventures, j'ai décidé de chercher les réponses aux mystères de la vie. J'ai donc traversé la mer d'Irlande et gagné l'île de Mona pour suivre les enseignements de Taliesin. J'en suis revenu riche d'expériences et de connaissances. Dès mon retour, j'ai rejoint le cours d'eau où jadis un ours m'avait attrapé quand j'étais saumon, et j'y ai retrouvé Morgane. La magicienne n'avait pas vieilli : elle restait jeune grâce à un élixir dont elle avait le secret.

Aujourd'hui, mes chers parents sont décédés. Je règne sur le royaume au côté de la magicienne. J'œuvre chaque jour que Dieu m'accorde pour le bien de mes sujets.

Je rends la justice sans faire de différences entre le petit peuple et les nobles. Les plus riches me craignent, car ils savent que leur puissance n'influencera pas mes décisions. J'attends d'eux, au contraire, qu'ils donnent l'exemple. Je gouverne, attentif à toute vie, du chevalier le plus courageux à la pousse la plus fragile, car je sais qu'on peut être roi un jour et, le lendemain, ver microscopique.

Le papier est fabriqué à partir de bois
provenant de forêts gérées durablement
et de sources contrôlées. Le papier est
écologique, recyclable et respectueux
de l'environnement. Il est conforme
aux normes européennes de qualité
et de sécurité. Le papier est
produit en Italie et est conforme
aux normes européennes de qualité
et de sécurité.



Achévé d'imprimer en Septembre 2020 par Rotolito en Italie

N° éditeur : MAGSI20200793

Dépôt légal : Septembre 2017



*La moitié du texte
lu par l'auteur, ici*

LE PRINCE DEVENU MOUCHE

Maël était appelé à devenir prince d'Irlande. Un jour, pourtant, il est trahi par Kasfaden le sorcier qui l'enferme aux oubliettes avec ses parents et l'enchanteur du royaume. L'enchanteur utilise alors une formule pour changer Maël en mouche, afin qu'il puisse s'échapper par une fente. Mais que peut bien faire une mouche pour sauver le royaume ? Par la suite, prisonnier du sort, Maël entame un cycle de réincarnations multiples. Cerf, tige de lin, mouton... le prince attend avec patience le moment où il redeviendra enfin humain et retrouvera les siens !

Un univers empreint de magie et de poésie.
Un héros attentif à toute vie, respectueux
de tous les êtres faibles ou forts,
animaux ou végétaux.

PRESTO

- Des récits forts à la première personne
- Un format court et aéré
- Une lecture par l'auteur
- Et pour vous, enseignants : des fiches pédagogiques à télécharger sur www.jeunesse.magnard.fr/presto

5,90 €

ISBN 978-2-210-96397-9



09-BNB-322